



Tammam Azzam. *Bon Voyage*.
2013, impression archive sur papier coton, 112 x 93 cm.

L'artiste face au conflit

La création syrienne aujourd'hui

QUESTIONS À JAMEL OUBECHOU,
PRÉSIDENT,
ELSA JACQUEMIN,
DIRECTRICE GÉNÉRALE,
ET ZEYNEP MORALI,
DIRECTRICE ARTISTIQUE DE L'INSTITUT DES CULTURES D'ISLAM (ICI)

Et pourtant ils créent ! (Syrie : la foi dans l'art)

INSTITUT DES CULTURES D'ISLAM, PARIS. DU 10 AVRIL AU 27 JUILLET 2014

Commissariat artistique : Delphine Leccas

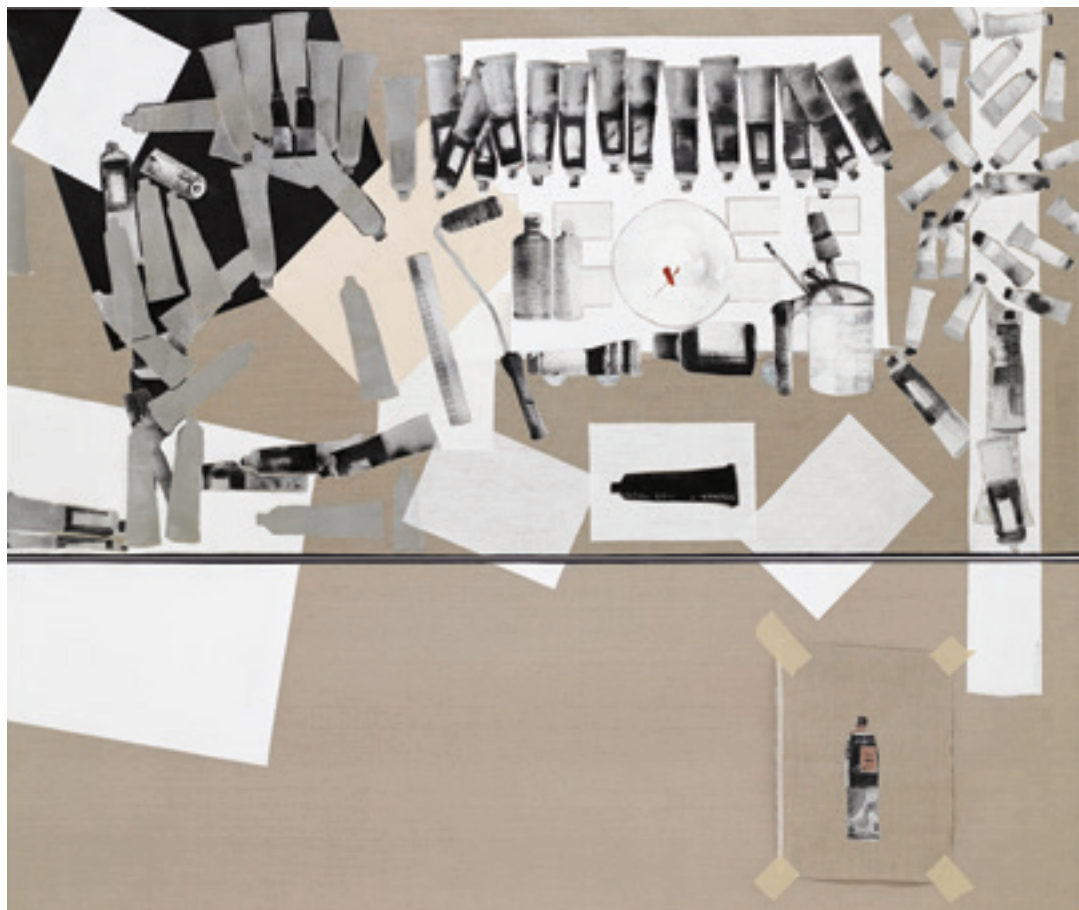
Alors que la Syrie s'enfonce jour après jour dans une guerre civile sans merci, et que les observateurs internationaux semblent compter les coups dans un pays morcelé, une exposition à l'Institut des Cultures d'Islam revient sur le mouvement de création qui accompagne la révolution syrienne. Qu'ils appartiennent à la diaspora ou qu'ils se trouvent encore sur leur territoire d'origine, ces artistes tiennent à manifester leur existence, leurs attentes et leurs espoirs. Nous avons rencontré leurs relais à Paris, à savoir les organisateurs de cette exposition.

Tom Laurent | La révolution syrienne, qui a emboîté le pas au Printemps arabe, a débuté en mars 2011 par des manifestations pacifiques, durement réprimées par le régime. Aujourd'hui, la situation semble plus complexe, plus violente aussi, et surtout l'information circule moins. Comment les artistes invités incarnent-ils les différentes réactions face au conflit ?

ICI | Avec *Et pourtant ils créent !*, l'Institut des Cultures d'Islam accueille les œuvres de plasticiens contemporains syriens aux pratiques, expressions et écritures variées, dont le premier point commun est d'être postérieures au déclenchement de la révolution syrienne. Ce marqueur temporel a un sens : il délimite le début d'un temps où il est devenu impossible d'échapper à la folie du monde, où le tragique s'est imposé dans toute sa violence. Un temps donc où, pour les artistes, s'est (im)posée la question de la place laissée à cette violence dans leur création.



Mohamad Omran. Écrase.
Feutre sur papier et travail numérique, impression digitale, 29 x 24 cm.



Khaled Takreti. *J'ai perdu mes couleurs*. 2010-2014, acrylique sur toile, 200 x 125 cm.

Certains, par nécessité matérielle ou par impossibilité de faire autrement, ont dû cesser de créer. D'autres ont accueilli cette violence de façon directe ou oblique dans leurs œuvres, en y faisant une place à la guerre ou en traduisant la manière dont celle-ci influe sur le processus de création. Ainsi en est-il de l'enchevêtrement des corps dans les œuvres d'Abdul Karim Majdal Al-Beik. D'autres encore manifestent le refus obstiné de voir la création contrainte à ne parler que de la guerre encore, encore et encore. Ainsi Khaled Takreti passe-t-il du désarroi de son œuvre *J'ai perdu mes couleurs* à l'explosion d'une paradoxale renaissance à la vie, célébrée dans l'ironie avec une autre peinture, *J'ai faim*.

Dire la guerre ou célébrer la vie sont alors deux formes distinctes, mais pas si opposées, de résistance à une violence qui irait, si on la laissait faire, jusqu'à prendre possession du territoire même de l'imagination. *Et pourtant ils créent !*, comme une affirmation de liberté. L'Institut des Cultures d'Islam présente ainsi la diversité des formes, des expressions et des propos artistiques d'une scène en pleine effervescence, que traduit bien la série d'images tirée du livre *Syrie, l'art en armes*, de Delphine Leccas, qui assure le commissariat artistique de cette exposition.

TLI Réunir ces œuvres n'a pas dû être chose aisée : sous quelle forme, selon quelle géographie, apparaît possible la construction d'une scène artistique syrienne ?

ICI Le déclenchement de la révolution en Syrie a fait implorer la scène artistique syrienne. Certains sont établis à l'étranger depuis plusieurs années, d'autres ont quitté la Syrie au début du conflit, d'autres encore, restés sur place, essaient tant bien que mal de résister. En trois ans, la scène artistique syrienne s'est morcelée, dispersée de Damas à Dubai en passant par Beyrouth ou Paris.

Dès les premiers mois de la révolution, malgré les traumatismes psychologiques et physiques, l'éloignement géographique, et pour nombre d'entre eux la précarité de leur situation, les artistes n'ont cessé de nous surprendre avec des œuvres bouleversantes, souvent caractérisées par une ironie décapante, et empreintes d'une poésie singulière que n'éteint pas la tragédie : ainsi des images mordantes de Mohamad Omran, des palimpsestes de violence d'Amr Fahed, des dessins de Waseem Al Marzouki ou des détournements de Jaber Al Azmeh.



Muzaffar Salman. *Destin inconnu, Alep 19 septembre 2013*. 2013, photographie, 40 x 60 cm.

TL Qu'est-ce que la permanence du conflit implique au niveau des transformations des pratiques, voire du statut même de l'art ? Comme la diffusion des œuvres sur les réseaux sociaux, par exemple ?

IC Au-delà des thèmes traités, les pratiques artistiques elles-mêmes ont été effectivement affectées : la place prise par les collectifs anonymes (comme les collectifs No, Masasit Mati ou Abounaddara) témoigne d'un engagement artistique sur le plan social et politique qui redonne sa place à la parole commune, à l'adhésion volontaire au collectif dans un pays que d'aucuns voudraient morcelé, éclaté. La question de l'anonymat est ici plus qu'une contrainte sécuritaire : elle pose la dynamique d'une création en synergie comme horizon face à la destruction de l'humain.

Le recours à Internet et aux réseaux sociaux, comme le fait par exemple depuis le début de la révolution Tammam Azzam, signifie pour lui aussi la création d'un nouvel espace, moins contraint que la toile qu'il a si longtemps utilisée, plus fluide et plus libre, plus direct et participatif aussi. Un espace où se rencontrent et s'interrogent aussi les temps et les cultures, nous renvoyant à notre commune humanité. Les conditions de vie ont aussi, ne nous le cachons pas,

dicté de nouvelles contraintes créatives : les outils numériques pallient parfois l'absence d'ateliers, et ouvrent dans le même mouvement de nouveaux horizons créatifs et des espaces de diffusion, comme pour Yaser Safi ou Akram Al Halabi, qui publient désormais leurs œuvres sur Internet.

Parmi ces parcours singuliers, celui de Muzaffar Salman, photographe documentaire, qui peut enfin diffuser son travail hors des contraintes de la photographie politique officielle, sous contrôle. Celui aussi de Fadi Yazigi, dont les figures quasi enfantines portent un message profondément corrosif et qui trouve dans les objets du quotidien, le pain, la farine..., un lieu d'expression bouleversant. De son côté, Randa Maddah construit une œuvre, littéralement, sur une ruine.

Fait notable, avec l'extension sans fin du conflit, des artistes ont peu à peu abandonné leur pratique de créer dans l'urgence des œuvres témoignant de la réalité de leur quotidien pour mettre en place des projets qui s'inscrivent dans la durée : écriture cinématographique, littéraire, théâtrale ou documentaire. Ce foisonnement artistique nous rappelle que la survie d'une société passe par la survie de la culture, qui nous rattache à la vie au milieu du désastre. ■